

LE PRIX COURANT

Revue Hebdomadaire

COMMERCE, FINANCE, INDUSTRIE, PROPRIÉTÉ FONCIÈRE, ASSURANCE

Publié par LA COMPAGNIE DE PUBLICATIONS COMMERCIALES, (THE TRADES PUBLISHING CO'Y), 25 rue St-Gabriel, Montréal, Téléphone Main 2547, Boîte de Poste 917. Abonnement : Montréal et Banlieue, \$2.00; Canada et Etats-Unis, \$1.50; France et Union Postale, 15 francs. L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera que sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arrérages et l'année en cours ne sont pas payés.

Adresser toutes communications simplement comme suit : LE PRIX COURANT, MONTRÉAL, CAN.

VOL. XXXII

VENDREDI, 12 JUILLET 1901

No 2

LE MILLIARDAIRE OPTIMISTE Et l'Avenir de l'Angleterre

Puisque les milliardaires s'adonnent maintenant au journalisme, il ne reste plus aux journalistes qu'à devenir des milliardaires. Malheureusement, il est assez difficile à un publiciste de se livrer, même en amateur, au "milliardisme," tandis qu'un milliardaire peut toujours, à son gré, faire publier ses réflexions et devenir ainsi un journaliste. Bien mieux, il y a gros à parier que les réflexions d'un homme comme M. Andrew Carnegie qui a su s'élever peu à peu, lutter avec acharnement, créer dans son pays des industries nouvelles, modifier les transactions universelles, devenir le roi de l'acier, et conquérir près de deux milliards après avoir débuté comme simple apprenti d'usine, doivent être, malgré tout, plus intéressantes que celles d'un quelconque plumitif du boulevard ou du Strand.

Sous le titre de *British pessimism*, M. Andrew Carnegie publie en tête de la *Nineteenth Century*, à la place d'honneur, une longue étude économique. M. Andrew Carnegie semble, à première vue, s'être proposé de stimuler l'énergie fléchissante des hommes d'action, des industriels, des négociants de l'Angleterre. Le milliardaire-publiciste débute sur un ton grave presque solennel; il rappelle sentimentalement qu'il naquit lui-même en Ecosse; il adjure les habitants des Iles Britanniques de ne point s'abandonner à un pessimisme débilitant. Mais, ensuite! Mais, ensuite, M. Andrew Carnegie se révèle comme un humoriste extraordinairement doué, comme un incomparable pince-sans-rire. Cet homme reçut en naissant de multiples dons; il était destiné à devenir non seulement le roi de l'acier, mais aussi celui de l'ironie, et à éclipser les Mark Twain et les Alphonse Allais.

Parlant au vieux colosse britan-

nique, M. Carnegie susurre doucement: "Sans doute, autrefois, vous étiez le plus fort du monde; personne ne pouvait lutter avec vous et aucun de vos rivaux ne parvenait à ébranler la moitié seulement des poids avec lesquels votre gros bras tendu jouait. Mais, maintenant, vous vieillissez, vous êtes poussif, cacochyme, vous avez des lésions dans les deux poumons, et toutes sortes de maladies incurables vous dévorent. Prenez courage et ne soyez point pessimiste. Et le malheureux John Bull, en entendant ce langage, balbutie, en soulevant une paupière fatiguée: Ah! c'est vous qui êtes l'Américain optimiste? Eh bien, continuez!"

Cette question de la décadence de l'Angleterre qu'il eût paru insensé de poser il y a quelques années seulement, se discute couramment maintenant à Londres et préoccupe bon nombre d'esprits sérieux. Seuls peuvent concevoir quelles réflexions émouvantes une pareille constatation évoque dans certains esprits, les hommes qui, comme moi, assistèrent à ces extraordinaires fêtes jubilaires, il y a peu d'années, quand toute l'Angleterre frémissante d'un orgueil tumultueux et agressif entonna un chant de triomphe en l'honneur de Sa Majesté la reine de Grande Bretagne et d'Irlande, impératrice des Indes. Que les temps sont changés!

Maintenant, les principales revues anglaises publient des articles intitulés: "Sommes-nous en décadence?" ou "L'Angleterre durera-t-elle pendant tout le nouveau siècle?" ou bien "Ce que l'Angleterre devrait faire pour être sauvée." Cette dernière étude que renferme le plus récent numéro de la *Westminster Review* serait considérée comme un haineux, un véhément réquisitoire contre l'Angleterre, si, écrite par un auteur continental, elle avait été imprimée à Berlin ou à Paris. Pourtant, c'est la respectable *Westminster Gazette* de

Londres, qui ose l'insérer et son auteur, M. W. J. Corbett, porte un nom britannique.

Cet écrivain énumère tous les symptômes qui, selon lui, prouvent que la décadence de l'Angleterre s'accomplit actuellement, sans aucun doute possible. Quel lugubre tableau! Il montre la population des Iles Britanniques, quittant de plus en plus les campagnes désormais désertes et menant dans les grands centres industriels une existence aussi misérable et malsaine qu'immorale. Il compare ces blêmes manouvriers des usines anglaises, tous ces êtres anémiques, étiques, et souvent même contrefaits des grandes factoreries, et ces femmes, ces jeunes filles pâles, aux traits hâves, qu'on rencontre dans les districts industriels de Londres de Birmingham, de Manchester et de Liverpool, aux robustes paysans anglais du temps passé. Dans l'armée anglaise, pour rendre possible un recrutement suffisant, il a fallu abaisser à plusieurs reprises la limite de la taille. Les maisons de fous, d'idiots, d'épileptiques regorgent de plus en plus de pensionnaires. En quelques années, le nombre des Anglais devenus incapables de travailler à cause de maladies mentales, a passé de 18,000 à 143,000.

Pendant ce temps, l'Angleterre perd sa suprématie dans toutes les industries et sur tous les marchés du monde. "Il est parfaitement vrai, dit M. Corbett—personne n'a encore essayé de nier ou de dissimuler ce fait—qu'un péril mortel pour l'Angleterre gronde, en quelque sorte, dans les entrailles de l'Amérique, péril plus inéluctable que le feu intérieur qui secoue les profondeurs du Vésuve. L'Amérique, par la seule force de son développement industriel, tuera pacifiquement l'Angleterre."

Ce qu'il y a de particulièrement émouvant et grandiose dans cette chute du colosse britannique, c'est qu'elle sera vraiment, dit M. Cor-